



Chœur de la cathédrale de Coutances, chapelle Saint-Marcouf. Verrière du XIII^e siècle racontant la vie du fondateur de l'abbaye de Nantus. Une fois saint Marcouf ordonné prêtre par saint Possesseur, il part évangéliser le Cotentin (© SWG).

de distinguer ce qui relève de l'un ou de l'autre.

« MIRACULA INNUMERIS »¹

Si l'on en croit ces sources, Marcouf (*Marculfus* en latin) naît à Bayeux dans une riche famille. Orphelin jeune, il démontre tôt une grande piété et distribue dès qu'il en a l'âge sa fortune aux malheureux, avant de partir pour Coutances suivre l'enseignement de saint Possesseur, l'évêque local. Ce même Possesseur l'ordonne prêtre à l'âge de 30 ans et lui confie la mission d'évangéliser le Cotentin. À cette époque, le christianisme reste encore un phénomène essentiellement urbain, les populations rurales demeurant plutôt fidèles aux cultes antiques, mélange des paganismes celtique et gréco-romain. Marcouf prend sa tâche très à cœur et convertit à tour

1) « Miracles sans nombre ».

DE L'ÉVANGÉLISATION DU COTENTIN AU SACRE DES ROIS DE FRANCE

La prestigieuse destinée de saint Marcouf

En septembre 1350, juste après son sacre en la cathédrale de Reims, le nouveau roi de France, Jean II le Bon, emprunte l'ancienne voie romaine menant vers Laon. Il s'arrête à mi-chemin entre les deux villes épiscopales, dans la paroisse de Corbeny (Aisne). Là se trouve un modeste prieuré dépendant de la prestigieuse abbaye Saint-Rémi de Reims. Il vient y vénérer les reliques d'un saint originaire du Cotentin, mort depuis 800 ans, et solliciter de sa part une grâce bien particulière.

Saint Marcouf vit dans la première moitié du VI^e siècle, au temps où les fils du roi Clovis (souvenez-vous, le vase de Soissons...) règnent sur une large partie de l'ancienne Gaule. On ne sait pas grand-chose avec certitude sur son existence : seuls nous renseignent deux récits hagiographiques tardifs, où le merveilleux et le réel s'entremêlent, sans qu'il soit toujours possible

Église paroissiale actuelle de Saint-Marcouf (Manche). Elle occupe très certainement l'emplacement de l'ancienne abbaye de Nantus et possède une crypte romane (© SWG).



Fontaine Saint-Marcouf, à proximité de l'église paroissiale (© SWG).

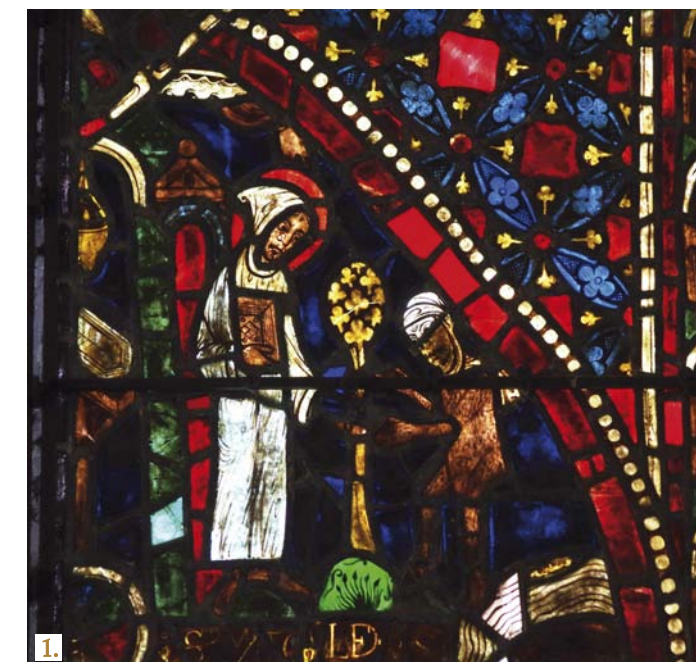
de bras, accomplissant au passage quantité de prodiges. Un signe de croix et les aveugles recouvrent la vue, les sourds entendent, les malades guérissent, les paralytiques se lèvent et marchent... Rien de surprenant : ces miracles sont souvent attribués aux premiers champions de la foi chrétienne ; que chacun, en fonction de ses convictions, leur apporte du crédit ou pas.

Vue aérienne de l'île du Large, l'une des deux îles Saint-Marcouf (© Frédéric Almaviva Sous licence CC BY-SA 2.0 <https://creativecommons.org>).



LE MONASTÈRE DE NANTUS

La réputation de Marcouf attire à lui nombre de disciples désireux de vivre sous son autorité et de profiter de son exemple. Pour implanter sa communauté, une vision angélique lui indique un lieu nommé *Nantus*, « situé sur le littoral de la mer océane, non loin de la ville que l'on appelle Coutances. » On assimile de nos jours, avec des arguments solides, cet endroit à la commune de Saint-Marcouf, sur la côte orientale du Cotentin. Le domaine appartient alors au roi mérovingien Childeb-ert I^{er} (511-558) et notre



saint homme prend donc la direction de Paris, où se tient la cour du monarque. Une fois sur place, Marcouf exorcise quelques possédés histoire de marquer les esprits. Que pourrait dès lors refuser le souverain à un personnage qui paraît avoir l'oreille de Dieu ? Subjugué, Childeb-ert lui accorde ce qu'il était venu requérir. De retour dans le Cotentin, Marcouf construit un oratoire bien chic cerné de cellules. Tout cela est à son image, lui qui ne s'habille que d'une cilice rugueuse et ne se nourrit que d'orge et d'herbes. De temps à autre, il aime s'isoler pour méditer et gagne une île que l'on appelle « en langue rustique Due-Liniones » (l'une des îles Saint-Marcouf). Il s'y est aménagé une modeste re-



1. Vitrail de la cathédrale de Coutances. Saint Marcouf tenté par le diable sous l'apparence d'une femme (© SWG).

2. Vitrail de la cathédrale de Coutances. Saint Marcouf triomphe des pirates saxons (© SWG).

traite, où le diable ne manque d'ailleurs pas de le soumettre à la tentation, sous la forme d'une superbe jeune femme échouée là suite à un naufrage. En vain, bien sûr ! De la même manière, il triomphe de pirates saxons à l'occasion d'un voyage à Jersey entrepris pour visiter saint Hélier, l'un de ses anciens disciples. Bref, aucun suppôt de l'enfer ne résiste à sa foi inébranlable. Au terme de son parcours terrestre, Marcouf rend une ultime visite à Childeb-ert, qu'il retrouve dans la vallée de l'Oise. En cheminant à travers une forêt, peut-être celle de Compiègne, un lièvre apeuré se réfugie soudainement dans



1. Vitrail de la cathédrale de Coutances. Retrouvailles sur l'île de Jersey entre saint Marcouf et son disciple, saint Héliar (© SWG).

2. Rocher de l'Ermitage de saint Héliar, à Jersey (© SWG).

3. Vitrail de la cathédrale de Coutances. Marcouf au chevet du chasseur éventré (© SWG).



son manteau. Un chasseur poursuivant l'animal, vexé de voir sa proie lui échapper, abreuve d'insultes le « serviteur de Dieu ». Le châtimeur divin ne se fait pas attendre : une ruade de cheval désarçonne le cavalier malotru, qui se retrouve au sol en agonisant et se lamentant les tripes à l'air. Sur requête de Childébert, Marcouf consent bien volontiers à lui porter secours et lui remet les boyaux en place avant de refermer son ventre. Le malheureux en sera quitte pour une belle cicatrice et une sacrée frayeur. Après une ultime entrevue avec Childébert, Marcouf regagne Nantus et s'y éteint peu après en odeur de sainteté.

EXIL POSTHUME

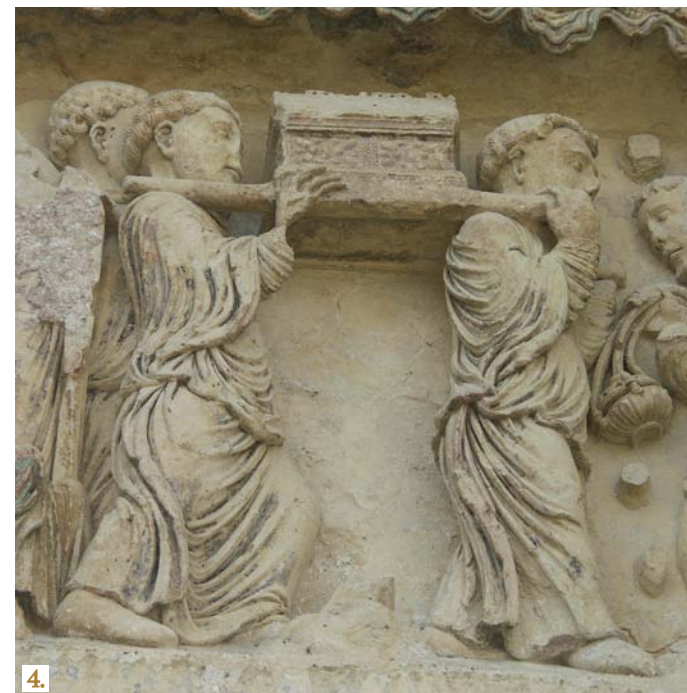
Nantus continue à se développer après la mort de son fondateur et atteint son apogée au début du IX^e siècle. C'est

à cette époque, sans doute, que l'un des moines de cet établissement compose la plus ancienne *Vita Marcoufi* (*Vie de Marcouf*) connue. Une seconde suit peu après. Peut-être existe-t-il déjà un pèlerinage d'une certaine importance, disons au moins d'envergure diocésaine, que ces textes visent à encourager : pour une abbaye, posséder des reliques constitue une aubaine et les pèlerins accourant les vénérer sont synonymes de manne financière appréciable. Quelles prières adresse-t-on alors à saint Marcouf ? Quelles misères lui demande-t-on de soulager ? De tout cela nous ne savons rien. Les Vikings bouleversent cette atmosphère paisible à compter des années 840. Pour les « hommes du Nord », les couvents riches et sans défense constituent des cibles de choix. Dans la future Normandie, Jumièges, Saint-Wandrille, Portbail, Pental, Saint-Vigor-le-Grand, Montivilliers, Fécamp, pour ne citer qu'eux, s'éteignent l'un après l'autre. À Nantus, la vie monastique semble se maintenir cahin-caha jusque vers 900, lorsque les derniers moines prennent la poudre d'escampette. Par un diplôme royal daté du 22 février 906, le roi carolingien Charles III le Simple (898-

923) nous apprend « qu'en raison de ce poison des attaques prolongées et d'une grande violence des païens, [...] le très saint et bienheureux Marcouf a été poussé par cette peste à quitter son propre lieu [nda : Nantus] avec ses clercs fugitifs. » Religieux et reliques trouvent refuge dans le diocèse de Laon, « in fisco nostro Corbiniaco » (dans notre domaine de Corbeny – département de l'Aisne), où le souverain les autorise à s'établir. En d'autres termes, comme il en existe maints exemples contemporains², les frères de Nantus ont relevé le corps de leur fondateur, réuni ce qui demeurait de leurs richesses et sont allés se mettre à l'abri loin à l'intérieur des terres. En raison du caractère particulièrement précieux des reliques, le roi a pris soin de demander à l'évêque Erleboldus de Coutances l'autorisation de laisser les moines de Nantus s'implanter définitivement à Corbeny. La lettre d'acceptation d'Erleboldus a été signée par le métropolitain, l'archevêque Gui, et ses évêques suffragants. Autant dire que la décision implique les plus hauts dignitaires de la province ecclésiastique de Rouen. D'abord abbaye de plein exercice, Corbeny rentre au milieu du X^e siècle dans le patrimoine du prestigieux monastère Saint-Rémi de Reims. Il n'est plus après cette date qu'un simple prieuré et le restera jusqu'à la Révolution. L'Histoire aurait pu s'arrêter là et Marcouf rejoindre le troupeau des obscurs petits saints besogneux, dont seuls la toponymie, de vagues superstitions locales et quelques

2) Comme par exemple le corps de sainte Honorine, sans doute emporté depuis les parages de Bayeux jusqu'à Conflans-Sainte-Honorine (Yvelines), ou celui de saint Philibert, depuis l'île de Noirmoutier jusqu'à Tournus (Saône-et-Loire), etc.

Vitrail de la cathédrale de Coutances. Dernière rencontre entre saint Marcouf, le roi Childébert I^{er} et son épouse, la reine Ultrogothe (© SWG).



4. Translation de reliques par des moines. Les religieux furent souvent obligés de fuir ainsi en emportant les restes de leur fondateur. Abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, dans le Loiret (© SWG).

5. Les ossements de saint Marcouf ont fait le voyage depuis les côtes de la Manche pour arriver dans le diocèse de Laon (© SWG).



6. Vestiges de l'ancien prieuré de Corbeny vers 1900. Nous sommes là en bordure du tristement célèbre Chemin des Dames. Tous les bâtiments furent dévastés durant la Première Guerre mondiale (© coll. SWG).

LES PREMIERS ROIS GUÉRISSEURS

En 987 a lieu le dernier passage de témoin entre une dynastie impériale, prestigieuse mais à bout de souffle, et une maison princière en plein essor, sans réelle légitimité : au carolingien Louis V le Fainéant, lointain descendant de Charlemagne, mort à seulement 20 ans, succède Hugues Capet (987-996), ancêtre de



7. Oratoire Saint-Marcouf, à Corbeny, là où se trouvait l'ancien prieuré (© SWG).

la lignée capétienne. Aux yeux de beaucoup, ces Capétiens demeureront longtemps au mieux des rois par défaut, au pire des usurpateurs. D'où, peut-être, une certaine volonté de la part de leurs partisans de trouver quelque chose qui les distingue du commun des mortels, en plus bien sûr de l'onction reçue à l'occasion du sacre. Le moine Helgaud de Fleury, biographe de Robert II le Pieux (996-1031), fils et successeur d'Hugues Capet, prête à son héros une étrange capacité : « Au reste, la divine

8. Saint Marcouf guérissant un enfant. Conservé en l'église paroissiale de Corbeny, il s'agit du moulage d'un haut-relief se trouvant dans l'Oratoire Saint-Marcouf (© SWG).



Le reliquaire abritant les restes de saint Marcouf est placé sous le maître-autel de l'église Saint-Quentin de Corbeny (© SWG).

vertu conféra à ce saint homme une telle grâce pour la guérison des corps, qu'en touchant aux malades le lieu de leurs plaies avec sa pieuse main, et y imprimant le signe de la croix, il leur enlevait toute douleur de maladie. » Voici donc un roi de France investi d'un miraculeux pouvoir de guérison. Quelques décennies plus tard, un autre auteur, Guibert de

Gisant du roi Philippe I^{er} († 1108), à Saint-Benoît-sur-Loire. Il est le premier capétien à qui l'on prête le don de guérir les écrouelles par le toucher (© SWG).



Nogent, cité par Marc Bloch dans *Les rois thaumaturges*, prête à Louis VI le Gros (1108-1137) un don plus particulier encore : « N'avons-nous pas vu notre seigneur, le roi Louis, user d'un prodige coutumier ? J'ai vu de mes propres yeux des malades souffrant d'écrouelles [latin *scrophas*] au cou, ou en d'autres parties du corps, accourir en foule pour se faire toucher par lui. » Et Guibert d'ajouter : « Son père Philippe [nda : Philippe I^{er} (1060-1108)] avait exercé aussi, avec ardeur, ce même pouvoir miraculeux et glorieux ; je ne sais quelles fautes, commises par lui, le lui firent perdre. »

Nous nous trouvons ici en présence d'un pouvoir plus

ciblé que celui prêté par le passé à Robert le Pieux, et qui paraît en outre héréditaire. Nous noterons cependant que l'heureux détenteur peut le perdre s'il ne s'en montre pas digne. Ainsi, déjà « roi par la grâce de Dieu », le souverain reçoit une faculté supplémentaire renforçant sa dimension mystique.

SAINT LOUIS ET LES ÉCROUELLES

Après le témoignage capital de Guibert de Nogent, on ne trouve aucune trace directe du rituel du toucher des

POURQUOI LES ÉCROUELLES ?

Sur le plan purement médical, « écrouelles » est le terme populaire utilisé pour désigner une *adénopathie cervicale tuberculeuse*, c'est-à-dire un gonflement anormal des ganglions lymphatiques. Ces enfléments localisés peuvent prendre des formes sévères, mais ils sont aussi sujets à de rapides rémissions et se prêtent donc parfaitement à des guérisons d'apparence miraculeuse. À chacun de ses « patients », le monarque déclare « Le roi te touche, Dieu te guérit », formule qui semble évoluer vers un plus prudent « Le roi te touche, Dieu te guérisse. » Le souverain est un vecteur de la grâce divine : tout échec signifie bien sûr que l'infortuné malade n'est pas dans les petits papiers du Très-Haut ; toute réussite en revanche, renforce l'aura mystique de la couronne.



Deux « images d'Épinal » de saint Louis : la justice rendue sous un chêne (vitrail de l'église de Cambremer © SWG) ; la guérison des écrouelles dans *Les grandes chroniques de France* (© The British library, Ms Royal 16 G VI, fol. 424 v., France, peut-être Paris, entre 1332 et 1350).

écrouelles pour les règnes de Louis VII le Jeune (1137-1180), Philippe Auguste (1180-1223) et Louis VIII le Lion (1223-1226). Cela ne signifie pas pour autant que ces trois monarques ne l'aient

Couronnement de Charles VI à Reims, en 1380. Il passa ensuite de manière certaine à Corbeny, faire ses dévotions à saint Marcouf. *Chroniques de France ou de Saint-Denis* (© The British library, Ms Royal 20 C VII, fol. 424 v., France, peut-être Paris, après 1380).

jamais pratiqué, comme le laisse entendre Guillaume de Nangis dans sa *Chronique*, lorsqu'il décrit la façon de procéder de saint Louis (1226-1270) : « Le bon roi Louis voulait avoir & eut une autre manière de toucher que ses prédécesseurs. Comme les rois de France qui furent rois avant lui, en touchant le lieu de la maladie aux malades des *escroëles*, disaient seulement les paroles appropriées & accoutumées, lesquelles paroles sont saines & chrétiennes, ils ne faisaient pas le signe de la Sainte Croix ; le bon roi Louis accoutuma qu'en disant les paroles, il faisait toujours le signe de la Sainte Croix sur la maladie, comme s'il voulait dire : " le signe de la vraie Croix, par la vertu de Notre Seigneur, guérit les malades mieux que la dignité royale " » (texte original modernisé).

COMMUNION DE DESTINS

Et saint Marcouf dans tout cela, nous direz-vous ? *A priori*, on ne relève pas dans sa légende la moindre allusion à la guérison des écrouelles. De son vivant, il combat certes des démons, exorcise à tour de bras, répare des blessés,



soigne des malades... Longtemps après sa mort, il bénéficie d'une aura locale autour de Laon, mais aussi dans le Cotentin où on ne l'a pas oublié. On lui dédie ainsi au XIII^e siècle une chapelle dans le chœur de la cathédrale de Coutances, avec une verrière remarquable racontant sa vie légendaire par l'image. On lui prête aussi quelques miracles posthumes : en 1101 par exemple, après la dévastation de Corbeny par Thomas de Marle, un authentique chevalier brigand, les moines promènent ses reliques dans les diocèses picards, avec paraît-il quelques succès « médicaux » et sans doute en prime... des espèces sonnantes et trébuchantes ! Mais là encore, pas la moindre trace de guérison de scrofuleux. Et pourtant, par un processus



dont nous ignorons malheureusement tout, c'est bien de saint Marcouf que les rois de France vont progressivement affirmer détenir leur pouvoir thaumaturgique.

Saint Louis semble le premier Capétien à séjourner de manière certaine à Corbeny, le 12 mai 1248, sans toutefois aucun rapport connu avec la présence des reliques. Il nous faut attendre le 30 septembre 1350 pour voir de manière irréfutable un roi y passer après son sacre : il s'agit de Jean II le Bon († 1364), qui vient ici quatre jours seulement après la cérémonie de Reims. La plupart de ses successeurs agiront désormais de même.

On est cette fois à peu près sûr qu'un lien direct existe entre saint Marcouf et le pouvoir de guérison des écrouelles

La cathédrale de Reims, haut lieu de l'histoire de France, où les souverains venaient recevoir l'onction sacrée avant de passer par Corbeny (© SWG).

prêté aux rois de France. Dans la *Chronique de la Pucelle*, Guillaume Cousinot de Montreuil raconte qu'après son couronnement de Reims (17 juillet 1429), Charles VII file vers Corbeny, flanqué de l'inévitable Jeanne d'Arc : « Il est vrai que de tous temps les rois de France, après leurs sacres, avaient pour coutume d'aller en un prieuré qui est de l'église Saint-Rémi, nommé *Corbigny*, situé à environ six lieues de Reims, où il y a un glorieux saint qui est du sang de France, nommé saint *Marcouf*, auquel il y a tous les ans une grande affluente de peuple pour la maladie des écrouelles,

LES ROIS D'ANGLETERRE AUSSI...

Ce n'est pas un hasard si, au début du XII^e siècle, le roi d'Angleterre (1100-1135) et duc de Normandie (1106-1135) Henri Beauclerc, ennemi perpétuel de Louis le Gros, commence lui aussi à pratiquer la guérison par le toucher. Inspiration due à une rivalité de trônes ? N'est-il pas également une personne sacrée, distinguée par Dieu lors de l'onction reçue à Londres, et ne peut-il accomplir les mêmes choses que son rival continental ? Pas question en tout cas de demeurer en reste, pour une question de prestige bien sûr !

par le mérite duquel on dit que les rois en guérissent. Et pour ce s'en alla audit lieu de *Saint-Marcoul* et y fit bien dévotement ses oraisons et offrandes. » Dès le premier tiers du XV^e siècle donc, on considère la tradition du voyage à Corbeny comme solidement établie et l'on s' imagine même qu'elle a toujours existé. Ce texte nous apprend également qu'un pèlerinage annuel très fréquenté s'est développé, au plus grand profit évidemment des moines et de leur prieuré.

Marc Bloch a mis en évidence que le culte de saint Marcouf, jusque-là nous l'avons dit plutôt circonscrit aux diocèses de Laon et de Coutances, prend à partir de ce moment une dimension internationale, sans qu'il soit cependant possible d'esquisser une chronologie : on le retrouve à Montdidier comme patron des drapiers ; il est invoqué dans les diocèses de Nantes, Vannes, Amiens... On le vénère à Na-

L'abbaye Saint-Rémi de Reims au XVII^e siècle, telle qu'elle est représentée dans le *Monasticon gallicanum*. C'est dans ses jardins que le nouveau roi procédait à son premier toucher des écrouelles. 2 400 malades dans le cas de Louis XVI (DR).



mur (Belgique) ou à Cologne (Allemagne)...

DERNIÈRES VISITES ROYALES À CORBENY

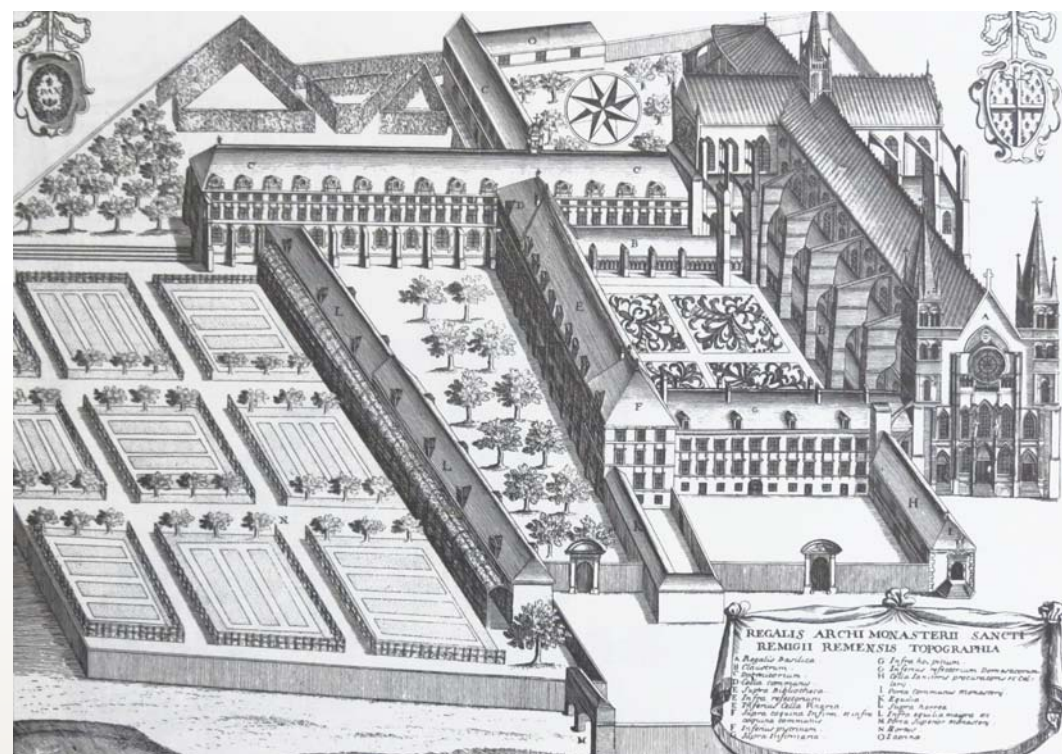
On présume que tous nos Charles, Louis, Henri et autres François, jusqu'à Louis XIII inclus, passent par Corbeny dans la foulée de leur sacre. Chacun vient ici tour à tour faire ses dévotions à « Monseigneur saint Marcoul » et reçoit en retour cet étrange pouvoir héréditaire de guérir.

Le jeune Charles VIII, du haut de ses 13 ans, s'essaye à l'exercer dès le lendemain de son arrivée, sur « six malades desdites *escrouelles*. » Ils seront 80 à attendre Louis XII en 1500, 2 400 pour Louis XVI en 1775... Dans ce dernier cas cependant, l'hommage à Marcouf ne se déroulera plus au vieux prieuré, mais en l'abbaye Saint-Rémi, à Reims. Nous verrons pourquoi un peu plus loin. Seule exception dûment attestée à la règle, Henri IV

Abbaye Saint-Rémi de Reims, dont dépendait le prieuré de Corbeny. Les rois de France préférèrent, à partir de Louis XIV, faire venir à eux la châsse de saint Marcouf (© SWG).

(1589-1610). En pleine guerres de Religion, le roi au panache blanc reçoit l'onction non pas en la cathédrale de Reims, comme de coutume, mais en celle de Chartres. Cela ne l'empêchera pas de procéder au rituel du toucher, comme à Paris le 10 avril 1594, quand plusieurs centaines de malades se présenteront dans l'espoir d'un miracle. Louis XIII en revanche, dans un climat plus pacifié, respecte la tradition et effectue le détour par Corbeny. Il sera le dernier.

Dom Oudard Bourgeois, alors prieur des lieux, décrit avec précision le rituel en vigueur. Le fastueux cortège royal arrive de Reims et est attendu sur le trajet par le maître des merciers, portant un cerge de la confrérie de Saint-Marcouf. Il conduit l'auguste visiteur jusqu'aux portes du couvent, où il est accueilli par le prieur qui lui donne la croix à embrasser et lui remet une image de saint Marcouf. À l'origine, on lui confiait même le crâne, mais il fut volé au XVI^e siècle. On entre alors dans l'église



Charles X en costume de sacre, peint par Henry Bone en 1829, d'après un tableau original du Baron Gérard. Il fut le dernier roi à pratiquer – un peu contre son gré – le toucher des écrouelles (miniature sur émail, 364 x 260 mm. Don de Mary Clark Thompson en 1829. © The Metropolitan museum of Art de New York – metmuseum.org).

en passant sous la châsse contenant les vénérables ossements et le souverain se rend au grand autel, où on l'asperge d'eau bénite. Il se retire ensuite dans le logement spécialement aménagé à son intention. Il retourne au sanctuaire le lendemain, entend la messe où il « communie sous les deux espèces » (pain et vin). Enfin, dans la nef de l'église ou dans le jardin du prieuré, il procède à son premier toucher de malades, plusieurs centaines dans le cas de Louis XIII.

DE CORBENY À REIMS

Il en a fait du chemin et il en a reçu des admirateurs, notre petit saint du Cotentin, depuis son trépas au milieu du VI^e siècle. Et ce n'est pas fini ! Dans une France encore meurtrie par les dévastations causées par la guerre de Trente Ans, et surtout dernièrement par la Fronde, on préfère en 1654 faire venir ses reliques à l'abbaye Saint-Rémi de Reims « à cause

Bannière de procession à l'effigie de saint Marcouf, en l'église de Corbeny (© SWG).

[...] de la ruine et désolation du bourg » de Corbeny. On pratiquera de même pour Louis XV en 1722 et Louis XVI en 1775. Si les malades sont encore nombreux à espérer un guérison (nous l'avons dit, 2 400 pour le sacre de Louis XVI), du côté des intellectuels en revanche, on range tout cela au rang des superstitions folkloriques. Dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations*, Voltaire écrit en 1756 : « St Louis en France, comme suzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, et ses successeurs jouirent de cette prérogative. Guillaume III [nda : Guillaume d'Orange (1689-1702)] la négligea en Angleterre ; et le temps viendra que la raison, qui commence à faire quelques progrès en France, abolira cette coutume. » C'est la Révolution, bien sûr, qui y met un terme. Définitif ? Pas tout à fait... Si Louis XVIII (1815-1824) renonce au sacre, il n'en va pas de même pour son frère et successeur, le vaniteux Charles X (1824-1830). Celui-là ne jure que par la monarchie absolue de droit divin et file donc en

1825 se faire couronner à Reims. Dans son entourage, il y a débat autour de saint Marcouf et des écrouelles : après les Lumières, une Révolution, quelques milliers de têtes coupées, des guerres européennes interminables et un Empereur, doit-on ressusciter une vieille superstition, à laquelle plus grand monde ne donne crédit ? Charles X hésite, puis finalement se range derrière les plus radicaux : à leurs yeux, la monarchie est restaurée avec tous ses attributs, y compris les plus saugrenus. Déjà des malades attendent ; on touchera donc les écrouelles d'une centaine d'entre eux, réunis dans le bien nommé hospice Saint-Marcouf de Reims. Il ne reste plus rien aujourd'hui du prieuré de Corbeny, village entièrement dévasté durant la Première Guerre mondiale, et même le sanctuaire paroissial dut être entièrement rebâti après le conflit. La châsse originelle a elle aussi disparu, emportée par la tourmente révolutionnaire. Une partie des ossements de saint Marcouf en revanche, ceux-là même que les moines de Nantus avaient



emmené loin du Cotentin par peur des Vikings, repose toujours sous le maître-autel de l'église Saint-Quentin, comme un trait d'union historique et mystique entre les rives de la Manche et ce petit coin de Picardie. ■ SWG.

L'auteur tient à remercier M. Deboudt, maire de Corbeny, qui lui a facilité l'accès à l'église Saint-Quentin, et M. Patrick Grenier qui l'a accueilli sur place.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Qu'il nous soit permis de rendre ici hommage à Marc Bloch (1886-1944), brillant médiéviste, auteur de l'ouvrage de référence *Les rois thaumaturges*, Paris, Gallimard, 1983 (1^{re} édition en 1924), qui a servi de point de départ à cet article. Grand patriote, il fut un combattant de la Première Guerre mondiale (Croix de guerre 1914-1918 avec 4 citations et Légion d'honneur) et un héros de la Résistance durant la Seconde (Croix de guerre 1939-1945). De confession juive, déconsidéré par le régime de Vichy, il est arrêté et torturé par la Gestapo. Les nazis le fusillèrent le 16 juin 1944.

